

La vie agonique

Gaston Miron

Volume 5, numéro 3 (27), mai-juin 1963

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30228ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Miron, G. (1963). La vie agonique. *Liberté*, 5(3), 210-221.

GASTON MIRON

La vie agonique

*En étrange pays dans mon pays lui-même.
Aragon*

TRISTESSE, O MA PITIE, MON PAYS

Blanc, muet, nulle part et effaré, vaste fantôme
il est triste et pêle-mêle dans les étoiles tombées
Il est un pays seul avec lui-même et vents et rocs
un pays que jamais ne rejoint le soleil natal
En lui beau corps s'enfouit un sommeil désaltérant
pareil à l'eau dans la soif vide des graviers

Je le vois à la bride des hasards et des lendemains
Il affleure dans les songes des hommes de peine
quand il respire en vagues et sous-bois de fougères,
quand il brûle en longs peupliers d'oubli et d'années
l'inutile chlorophylle de son amour sans destin
quand gît à son coeur de misaine un désir d'être

Il attend, prostré, on ne sait quelle rédemption
parmi les paysages qui marchent en son immobilité
parmi des haillons de silence aux iris de mourant
Il a toujours ce sourire échoué du pauvre avenir avili
Il est toujours à sabrer les pagaies de l'ombre
l'horizon recule devant lui en avalanches de promesses

démuni, il ne connaît qu'un espoir de terrain vague
qu'un froid de jonc parlant avec le froid de l'os
le malaise de la rouille, l'à-vif, les nerfs, le nu
dans son large dos pâle les coups de couteaux cuits
Il vous regarde, exploité, du fond de ses carrières
et par à travers les tunnels de son absence, un jour
n'en pouvant plus y perd à jamais la mémoire d'homme

Les vents qui changent les sorts de place la nuit
vents de rendez-vous, vents aux prunelles solaires
vents telluriques, vents de l'âme, vents universels
vents accouplez-vous ,et de vos bras de fleuve
enserrez son visage de peuple détruit, donnez-lui
la chaleur

et la profuse lumière des sillages d'hirondelles

1954

POUR MON RAPATRIEMENT

Homme aux labours des brûlés de l'exil
selon ton amour aux mains pleines de rudes conquêtes
selon ton regard arc-en-ciel arc-bouté dans les vents
en vue de villes et d'une terre qui te soient natales

je n'ai jamais voyagé
vers autre pays que toi mon pays

un jour j'aurai dit oui à ma naissance
j'aurai du froment dans les yeux
je m'avancerai sur un sol, ému, ébloui
par la pureté de bête que soulève la neige

un homme reviendra
d'en dehors du monde

1954

LES SIECLES DE L'HIVER

Le gris, l'agacé, le brun, le farouche
tu craques dans la beauté fantôme du froid
dans les marées de bouleaux, les confréries
d'épinettes, de sapins et autres compères
parmi les rocs occultes et parmi l'hostilité

pays chauve d'ancêtres, pays
 tu déferles sur des milles de patience à bout
 en une campagne affolée de désolément
 en des villes où ta maigreur calcine ton visage
 nous nos amours vidées de leurs meubles
 nous comme empesés d'humiliation et de mort

et tu ne peux rien dans l'abondance captive
 et tu frissonnes à petit feu dans notre dos

1956

SAUVE QUI PEUT

Chacun ses pas
 dans ses pieds

chacun ses larmes
 au large des yeux

chacun sa main
 dans l'aumône

son mal de poudrerie
 dans ses désirs

son mal de nébuleuse
 dans ses pensées

au repas
 chacun sa dent

chacun son cou
 dans l'amour

chacun, chacun

chacun ses os
 au cimetière

1954

TÊTE DE CABOCHE

Une idée ça vrille et pousse
l'idée du champ dans l'épi de blé
au coeur des feuilles l'idée de l'arbre
qui va faire une forêt
et même, même
forcenée, l'idée du chiendent

c'est dans l'homme tenu
sa tourmente aiguisée
sa brave folie grimpante
à hue, et à dia

Non, ça n'déracine pas
ça fait à sa tête de travers
cette idée-là, bizarre! qu'on a
tête de caboche, ô liberté

1955

L'HOMME AGONIQUE

Jamais je n'ai fermé les yeux, au grand jamais
malgré les vertiges sucrés des euphories, même
quand mes yeux sentaient le roussi, et même
en butte aux rafales montantes du sommeil

— Car je trempe jusqu'à la moëlle des os
jusqu'aux états d'osmose incandescents
dans la plus noire transparence de nos sommeils

Tapi au fond de moi tel le fin renard
alors je me résorbe en jeux, je mine et parade
ma vérité, le mal d'amour, et douleurs et joies

Et je m'écris sous la loi d'émeute
je veux saigner sur vous par toute l'affection
j'écris, j'écris, à faire un fou de moi
à me faire le fou du roi de chacun
volontaire aux enchères de la dérision
mon rire en volées de grelots par vos têtes
en chavirées de pluie dans vos jambes

Mais je ne peux me dépendre du conglomérat
je suis le rouge-gorge de la forge
le mégot de survie, l'homme agonique

Un jour de grande détresse à son comble
je franchirai les tonnerres des désespoirs
je déposerai ma tête exsangue sur un meuble
ma tête grenade et déflagration
sans plus de vue, non plus que de vie, j'irai
vers ma mort peuplée de rumeurs et d'éboulis
je retrouverai ma nue propriété

1958

LA BRAISE ET L'HUMUS

Rien n'est changé de mon destin ma mère mes camarades
le chagrin luit toujours d'une mouche à feu à l'autre
je suis taché de mon amour comme on est taché de sang
cet amour mon amour fait mes murs à perpétuité

un goût d'années d'humus aborde à mes lèvres
je suis malheureux plein ma carrure, je saccage
la rage que je suis, l'amertume que je suis
par ce boeuf de douleurs qui souffle dans mes côtes

c'est moi maintenant mes yeux gris dans la braise
c'est mon coeur obus dans les champs de tourmente
c'est ma langue dans les étages des nuits de ruche
moi cet homme au galop d'âme et de poitrine en râles

je vais mourir comme je n'ai pas voulu finir
mourir seul comme les eaux mortes au loin
dans les têtes flambées de ma tête, à la bouche
les mots corbeaux de poème qui croassent
je vais mourir vivant dans notre empois de mort

1958

LA BATÈCHE (extrait)

...

nous sommes nombreux silencieux raboteux rabotés
 dans les brouillards de chagrin crus
 à la peine à piquer du nez dans la souche des misères
 un feu de mangeoire aux tripes
 ô nous la tête, nous la tête
 un peu perdue pour reprendre nos deux mains
 ô nous pris de gel et d'extrême lassitude

la vie se consume dans la fatigue sans issue
 la vie en sourdine et qui aime sa plainte
 aux yeux d'angoisse travestie de confiance naïve
 à la rétine d'eau pure dans la montagne natale
 la vie toujours à l'orée de l'air
 toujours à la ligne de flottaison de la conscience
 au monde la poignée de porte arrachée

ah sonnez crevez sonnailles de vos entrailles
 riez et sabrez à la coupe de vos privilèges
 grands hommes, classe écran, qui avez fait de moi
 le sous-homme, la grimace souffrante du cro-magnon
 l'homme du cheap way, l'homme du cheap work
 le damned Canuk

seulement les genoux seulement le ressaut pour dire

....

1954-58

ET L'AMOUR MÊME EST ATTEINT

Dans l'envol d'un espace baigné d'eaux médiantes
 dans le cours d'une nostalgie rauque et basse
 recouverte et découverte par les étrangers
 mes yeux sont ancrés dans le sort du monde
 mon amour je te cherche dans l'aboli toi
 ô solitude de trille blanc dans le mai des bois
 je veux te posséder en même temps que ma vie
 mes gestes
 sont pleins de blessures mes pleins poignets
 de compassion

je pioche mon destin de long en large
 dans l'insolence et la patience et les lentes
 interrogations giratoires de ma vie
 le dû d'un homme de l'amour de rien ô dérision

mais toi quels yeux as-tu dans les feuillages
 de bulles de hublots de pépites
 de geai bleu ou de jaseur des cèdres
 quel coeur effaré de chevreuse en fuite

si c'est ton visage au loin posé comme un phare
 me voici avec mon sang de falaise et d'oriflammes
 de toutes mes lèvres venteuses sur les terres
 de toute la force échevelée de mes errances
 car déjà le monde tourne sur ses gonds
 la porte tournera sur ses fables
 et j'entends ton rire de bijoux consumés
 dans le lit où déferle les printemps du plaisir

Il y aura toi et moi, et le coeur unanime
 je serai enfin dévêtu de ma fatigue

1957

LA BATÈCHE (extrait)

...
 Compagnon des Amériques
 mon Québec ma terre amère ma terre amande
 ô pays d'haleine dans la touffe des vents
 j'ai de toi la difficile et poignante présence
 avec une large blessure d'espace au front
 au-delà d'une vivante agonie de roseaux au visage

je parle avec les mots nouveaux de nos endurance
 nous avons soif de toutes les eaux du monde
 nous avons faim de toutes les terres du monde
 dans la liberté criée de débris d'embâcle
 nos feux de position s'allument vers le large
 l'aïeule prière de nos doigts défaillante
 la pauvreté luisant comme des fers à nos chevilles

ah cargue-moi en toi pays, cargue-moi
et marche au rompt le coeur de tes écorces tendres
marche à l'arête de tes dures plaies d'érosion
marche à tes pas réveillés des sommeils d'ornières
et marche à ta force épissure des bras à ton sol

mais chante plus haut l'amour en moi, chante
je me ferai passion de ta face
je me ferai porteur des germes de ton espérance
veilleur, guetteur, coureur, haleur de ton avènement
un homme de ton réquisitoire
un homme de ta patience raboteuse et varlopeuse
un homme de ta commisération infinie

l'homme artériel de tes gigues
dans le poitrail effervescent des poudreries
dans la grande artillerie de tes couleurs d'automne
dans tes hanches de montagnes
dans l'accord comète de tes plaines
dans l'artésienne vigueur de tes villes
devant toute les litanies

de chats-huants qui huent dans la lune
devant toutes les compromissions en peaux de vison
devant les héros de la bonne conscience
les émancipés malingres

les insectes des belles manières
devant tous les commandeurs de ton exploitation
de ta chair à pavé
de ta sueur à gages

...

oh donne la main à toutes les rencontres, pays
ô toi qui apparais

par tous les chemins défoncés de ton histoire
aux hommes debout dans l'horizon de la justice
qui te saluent
salut à toi territoire de ma poésie
salut les hommes des pères de l'aventure

...

MONOLOGUES DE L'ALIÉNATION DÉLIRANTE
(finale)

...

les larmes poussent comme de l'herbe dans mes yeux
ô les eaux vives de la peine lente dans les lilas

je voudrais m'étendre avec tous et comme eux
corps d'oiseaux abattu avec des milliers
me morfondre pour un sort meilleur
en trompant l'attente héréditaire et misérable
je voudrais m'enfoncer dans l'amnésie alléante
ou comme un acide dans la nuit de métal
ou me perdre évanescant dans la fascination
de l'hébétude multiple
oublier la lampe docile des insomnies
oublier l'horizon intermittent de l'existence

je suis dans la ville opulente
la grande Ste-Catherine galope et claque
dans les Mille et une Nuits des néons
moi je gis muré dans la boîte crânienne
dépoétisé dans ma langue et mon appartenance
déphasé et décentré de ma coïncidence
je fouille ma mémoire et mes chairs
pour trouver mes cris dans le réel dépaycé

je descends vers les quartiers minables
bas et respirant dans le remugle
voici ma vraie vie — dressée comme un hangar
débaras de l'Histoire — je la revendique
et je dérive dans des bouts de rues décousus
je refuse un salut personnel et transfuge
je m'identifie dans ma condition d'humilié
je veux que les hommes sachent que nous savons

le délire grêle dans les espaces de ma tête
ô claytonies au fond de la folie mouvante
ô feux rouges tournesols de la nuit
j'ai mille pattes blessées jetées en moi
et je marche avec un coeur de patte saignante

c'est l'aube et ses pétilllements de branches
par-devers l'opaque et mes ignorances
je suis signalé d'aubépines et d'épiphanies
ah poésie mon bivouac
ma douce svelte et fraîche révélation de l'être
tu sonnes aussi sur les routes où je suis retrouvé
avançant mon corps avec des pans de courage
avançant mon cou en travers de ma soif
dans l'haleine et le fer
et la vaillante volonté des larmes

salut de même humanité des hommes au loin
dans ce monde ardent où je m'entête à exister
salut à la saumure d'homme

à partir de la blanche agonie de père en fils
à la consigne de la chair et des âmes
à tous je me lie
jusqu'à l'état de détritrus s'il le faut
dans la résistance
à l'amère décomposition viscérale et ethnique
de la mort des peuples drainés
où la mort n'est même plus la mort de quelqu'un

1955-59

RECOURS DIDACTIQUE

Mes camarades au long cours de ma jeunesse
si je fus le haut-lieu de mon poème, maintenant
je suis sur la place publique avec les miens
et mon poème a pris le mors obscur de nos combats

Longtemps je fus ce poète au visage conforme
qui frissonnait dans les parallèles de ses pensées
qui s'étiolait en rage dans la soie des désespoirs
et son coeur raillait la crue des injustices

Or je vois nos êtres en détresse dans le siècle
je vois notre infériorité et j'ai mal en chacun de nous

Aujourd'hui sur la place publique qui murmure
j'entends la bête tourner dans nos pas
j'entends surgir dans le grand inconscient résineux
les tourbillons des abattis de nos colères

Toi mon amour tu te tiens droite dans ces jours
nous nous aimons d'une force égale à ce qui nous sépare
la rance odeur de métal et d'intérêts croulants
Tu sais que je peux revenir et rester près de toi
ce n'est pas le sang, ni l'anarchie ou la guerre
et pourtant je lutte, je te le jure, je lutte
parce que je suis en danger de moi-même à toi
et tous deux le sommes de nous-mêmes aux autres
Les poètes de ce temps montent la garde du monde

Oui le péril est dans nos poutres, la confusion
une brunante dans nos profondeurs et nos surfaces
nos consciences sont éparpillées dans les débris
de nos miroirs, nos gestes des simulacres de libertés
je ne chante plus je pousse la pierre de mon corps

Je suis sur la place publique avec les miens
la poésie n'a pas à rougir de moi
j'ai su qu'une espérance soulevait ce monde jusqu'ici.

1958-63

L'OCTOBRE

L'homme de ce temps a le visage de la flagellation
et toi, Terre de Québec, Mère Courage
tu es grosse
de nos rêves charbonneux douloureux
d'un innombrable épuisement de corps et d'âmes

je suis né ton fils
dans tes vieilles montagnes râpées du nord
j'ai mal et peine
comme une morsure de naissance
cependant qu'en mes bras ma jeunesse rougeoie

voici mes genoux
que les hommes nous pardonnent
nous avons laissé humilier l'intelligence des pères
nous avons laissé la lumière du verbe s'avilir
jusqu'à la honte et au mépris de soi dans nos frères
nous n'avons pas su lier nos racines de souffrance
à la douleur universelle dans chaque homme ravalé

je vais rejoindre les brûlants compagnons
dont la lutte partage et rompt le pain du sort commun
dans les sables mouvants des détresses grégaires

nous te ferons, Terre de Québec
lit des résurrections
et des mille fulgurances de nos métamorphoses
de nos levains où lève le futur
de nos volontés sans concessions
les hommes entendront battre ton pouls dans l'histoire
c'est nous ondulant dans l'automne d'octobre
c'est le bruit roux de chevreuils dans la lumière
l'avenir dégagé

1956

Gaston MIRON